

cult. news

10.07.2025 → 23.07.2025

« Israel & Mohamed », Israel Galván et Mohamed El Khatib tuent le père au Festival d'Avignon

par Amélie Blaustein-Niddam

14.07.2025



L'un est le roi du théâtre documentaire, l'autre règne sur le flamenco contemporain mondial depuis vingt ans. Et tous les deux ont des problèmes d'Œdipe qui se traduisent par un merveilleux portrait croisé où l'on voit que la méthode El Khatib s'hybride parfaitement à la danse.

« Un flamenco de l'apocalypse »

Nous voici dans l'un des plus beaux lieux du festival, le Cloître des Carmes. Les gargouilles menaçantes surveillent la scène patiemment. On y voit deux

meubles sur roulettes, deux autels aux pères. Un pour Israel, un pour Mohamed. Et deux chaises aussi à leur nom. Mohamed apparaît en tenue de foot et Israel en djellaba. On l'apprendra rapidement, c'est celle du père du premier. Tout commence par un déballage très rapide d'objets qui seront présentés et utilisés ce soir. Ils seront les supports aux histoires. Chaque objet est un réceptacle à souvenirs pas forcément heureux, telles ces babouches parfaites pour battre des enfants. Et puis il y a ces pères, qui sont là, présents, en vidéo, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont détestables, en opposition assumée avec leurs fils. « Ce n'était pas du flamenco », « le travail que fait Mohamed (...) je ne suis pas d'accord »... Ce point commun les rassemble dans une amitié souvent joyeuse. L'effet miroir de leurs deux histoires et de leurs pratiques éloignées provoque des moments de rires francs.

« Le théâtre, c'est pas pour des gens comme nous »

Le truc de Mohamed, c'est le documentaire, ce n'est pas toujours autobiographique pour autant. Son premier acte se situe en 2012 : on le découvre, alors inconnu, dans le off d'Avignon, dans la micro-salle de La Manufacture. Sa mère vient de mourir, et pour faire son deuil, il lui dédie un spectacle, *Finir en beauté*. Pour ne pas oublier, Mohamed fait des spectacles au matériau très réel. Jamais de fiction, que des « vrais gens ». Il a le don de rassembler les bons témoins, de les articuler ensemble, pour que le documentaire devienne un spectacle. On l'a vu rendre hommage au RC Lens, car sa famille s'est installée là-bas, ça s'appelle *Stadium*. On l'a vu redonner le sourire à des vieux et vieilles enfermés dans un Ehpad, dans *La Vie secrète des vieux*, qui abolissait le tabou sur la sexualité des plus de 70 ans. Nous ne sommes donc pas étonnés de le voir s'attaquer au père.

Israel Galván, de son côté, règne sur le flamenco contemporain depuis le début du siècle. C'est simple, on l'a vu faire tinter son corps sur tous les supports possibles. Ses genoux sur les aciers des marches de la Cour d'honneur et ses pieds sur le sol fragile occupé par des chats au Cirque Romanès. Et si souvent, il a grimpé sur des tables de toutes les matières. Galván s'est très vite émancipé des carcans du flamenco. Pas de castagnettes (quoique !), de mantille ou autre joujou, Israël ne s'intéresse qu'au rythme et au corps. Ce que l'on saisit dans ce spectacle, c'est pourquoi Israël a tourné le dos au classicisme. Ce qu'on découvre aussi, c'est qu'il rêvait d'être footballeur, que son père voulait qu'il soit danseur, mais pas un danseur comme ça.

« Ça peut paraître violent, ça l'est »

La méthode du témoignage sensible aux rouages huilés d'El Khatib se glisse parfaitement dans le récit de vie, dansé par Galván. Galván danse comme seul lui sait danser, dans ces ondulations qui lui traversent l'échine, dans ces claquements de talons sur des supports différents. Ici, il fera claquer le bois, le cuivre et les graviers. Nous découvrons qu'il sait aussi taper fort en étant chaussé de crampons de foot, entre autres. Mohamed raconte la vie d'Israël ; et Israël montre, nous montre ce qu'il a vécu, ce qu'il sait faire. Il est immense dans ses *pitos* et ses *zapateados* reconnaissables entre mille. On comprend que, tout ce temps, il a dansé contre son père, lui-même danseur, en opposition très violente, incompréhensible. Il est une star internationale, vraiment mondiale, auréolée d'un nombre fou de médailles qui deviennent, elles aussi, une matière à flamenco.

Israel et Mohamed est un grand spectacle très intime, qui se glisse dans la tendance du témoignage, presque de la confession. On voyage entre le Maroc et l'Espagne dans des structures patriarcales hallucinante de méchanceté. Et pourtant, ces deux enfants devenus hommes pardonnent, aiment même ces pères. Est-ce que la sincérité vaut plus que la fiction ? Les deux cohabitent parfaitement dans ce festival, pourquoi devrait-on choisir ? La pièce est l'occasion de voir deux grands artistes à l'œuvre partager leurs traumatismes et les sublimer pour en faire un show qui occupe le Cloître des Carmes comme il n'y avait pas été depuis longtemps.

.

Du 10 au 23 juillet au Cloître des Carmes.

Le Festival d'Avignon se tient jusqu'au 26 juillet. Retrouvez tous nos articles [dans le dossier de la rédaction.](#)

Visuel : © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Festival d'Avignon : *Israel & Mohamed, au nom du père*

Par Nathalie Simon

Il y a 4 heures

- [Festival d'Avignon](#) / [Danse](#) / [flamenco](#)



Les deux artistes se livrent sur scène à travers des lettres, des vidéos et des pas de deux. *Christophe Raynaud de Lage /*

- *Festival d'Avignon*

CRITIQUE - Le danseur de flamenco Israel Galvan et le metteur en scène Mohamed El Khatib évoquent sur un mode original le poids des injonctions paternelles. Émouvant.

Pas très « stylé », comme disent les jeunes. Mohamed El Khatib, 45 ans, porte un tee-shirt jaune sur lequel on lit « Tanger, Morocco » et des chaussures flamenco à talons. Sous les voûtes du cloître des Carmes, côté jardin, l'acteur metteur en scène qui, il y a peu, a rendu hommage au Grand Palais, à Paris, à sa mère morte, s'étire, s'échauffe, sautille avant d'entrer en scène aux côtés de son ami Israel Galvan, 51 ans, prodigieux chorégraphe et danseur de flamenco andalou. Lui est en djellaba bleu clair (celle que le père de Mohamed El Khatib lui a prêtée). Ensemble, ils parcourent le plateau du long en large en esquissant de grands pas, presque en courant.

Sur deux autels en contreplaqué, les portraits de leurs pères respectifs surplombent des objets personnels : un tapis de prière, des babouches et le Coran pour celui de Mohamed El Khatib. Son paternel, qui vit à Orléans, aurait aimé le voir médecin. Il n'a jamais assisté à l'un de ses spectacles. Des ballons de football crevés que rejoindront un peu plus tard des chaussures de flamenco et un paquet de médailles pour celui d'Israel Galvan, auquel le géniteur reproche sa façon « efféminée » de danser le flamenco. De la vieille école, aucun n'accepte ce que son fils est devenu et y est allé à coups de ceinture pour le mettre dans le droit chemin. Mais l'éducation n'a pas empêché leur progéniture de couper le cordon et de s'émanciper du carcan familial.

Une «danse documentaire»

C'est ce que raconte Mohamed El Khatib, familier de la « performance documentaire », comme il le faisait déjà dans *La Vie secrète des vieux* au Festival d'Avignon en 2024. Il traduit ses propos pour son complice qui, bègue, de son propre aveu, préfère s'exprimer en se déhanchant. C'est sa façon de se rebeller contre l'autorité paternelle, de s'imposer dans un monde formaté. Les deux artistes amis se mettent à nu à travers des lettres - l'une inspirée de la *Lettre au père* de Franz Kafka -, des vidéos dans lesquelles leurs pères répondent à leurs questions et des pas de deux pour offrir un spectacle singulier, une « *danse documentaire* », disent-ils.

À lire aussi *Festival d'Avignon : les 8 spectacles à ne pas rater*

Ils dessinent le fossé qui les sépare de leurs patriarches à coups de symboles, d'anecdotes, de chansons, notamment celles de la chanteuse égyptienne Oum Kalthoum, et de talons frappés sur le sol, béton et gravier. Ils rappellent qu'ils les ont privés de leurs rêves. Mohamed El Khatib et Israel Galvan ont songé enfants à être footballeurs. « Israel » : un prénom qui rappelle le conflit à Gaza, s'insurge son père. Son fils est un virtuose, mais « *ce n'est pas du flamenco* », lui reproche-t-il. « *Le théâtre, ce n'est pas pour des gens comme nous* », estime celui de Mohamed.

Malgré tout ce qui les oppose et leur incompréhension, les deux hommes ont réussi à exister. Ironie du sort, ils sont désormais reconnus dans le monde entier. Mais pas par leurs pères. Ils ne leur en veulent pas, leur pardonnent, même - ce drôle de spectacle ne manque pas d'humour - et finissent par leur faire une déclaration d'amour. Émouvante, chaleureuse, enthousiaste et pleine de vie. En empathie, le public se lève à la fin.

Au Cloître des Carmes, à Avignon (84) jusqu'au 23 juillet, puis en tournée.

Vous pouvez partager un article en cliquant sur les icônes de partage en haut à droite de celui-ci.

La reproduction totale ou partielle d'un article, sans l'autorisation écrite et préalable du [Monde](#), est strictement interdite.

Pour plus d'informations, consultez nos [conditions générales de vente](#).

Pour toute demande d'autorisation, contactez syndication@lemonde.fr.

En tant qu'abonné, vous pouvez offrir jusqu'à cinq articles par mois à l'un de vos proches grâce à la fonctionnalité « Offrir un article ».

https://www.lemonde.fr/culture/article/2025/07/12/a-avignon-israel-mohamed-un-facetieux-duo-d-iconoclastes_6620876_3246.html

Le Monde

A Avignon, « Israel & Mohamed », un facétieux duo d'iconoclastes

Le danseur et chorégraphe flamenco Israel Galvan et l'auteur et metteur en scène Mohamed El Khatib sont réunis dans un joli spectacle dans lequel ils auscultent le rapport aux pères.

Par [Rosita Boisseau](#) et [Fabienne Darge](#) (Avignon, envoyées spéciales)



Photo extraite du spectacle « Israel & Mohamed », avec Israel Galvan et Mohamed El Khatib.
CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

L'occasion était trop belle. Réunir le danseur et chorégraphe flamenco Israel Galvan et l'auteur et metteur en scène Mohamed El Khatib, c'était la promesse d'un titre choc, symbole de vivre-ensemble – et titre un peu trompeur, puisque Israel Galvan n'est pas juif, mais issu d'une famille andalouse appartenant aux Témoins de Jéhovah. Comment les deux compères allaient-ils se dépatouiller avec ça et faire la paire ? On pouvait craindre le pire, un spectacle de circonstance, mais après quelques minutes d'échauffement de ceux qui rêvaient de devenir footballeurs, la question a trouvé sa réponse positive. Israel et Mohamed sont bien assortis et ont offert une jolie surprise, lors de la première au cloître des Carmes, le 10 juillet.

A gauche, donc, Mohamed, tee-shirt jaune flashy imprimé « Morocco ». A droite, Israel, en djellaba bleu ciel, gentiment prêtée par le père de Mohamed. Chacun a installé son petit univers, ramassé en quelques objets sur une table en bois surmonté d'un portrait de son papa, en une sorte d'autel. Car ce duo, léger et grave à la fois, ausculte le rapport aux pères, deux pères ogres aussi écrasants que touchants. Présents en vidéo sur le plateau, ils racontent sans fard leur relation complexe avec leurs fils, qui ont taillé leur chemin d'émancipation sans pour autant renier leurs origines.

La parole revient au premier, c'est son rayon, il est rompu au théâtre documentaire, qu'il pratique depuis des années. C'est lui qui raconte leurs deux histoires, les liens qui se tissent entre elles, et qu'Israel, taiseux parce que bègue, va incarner par sa danse follement crépitante. Pour Galvan, né dans une famille flamenca traditionnelle, à la tête d'une école à Séville, devenir cet artiste iconoclaste, pourfendeur tranquille des clichés, n'a pas été sans mal. Pour El Khatib, une famille ouvrière de la région d'Orléans, musulmane pratiquante, et un père archi-strict, qui n'hésitait pas à cogner, et n'envisageait pour son fils que la place de premier de la classe. Un père pour qui le théâtre n'était pas une option.

Veine expérimentale et burlesque

La lutte pour le choix d'être soi explose dans le zapateado (frappes de pieds) de Galvan. Plus que jamais intrépide, en bottines, chaussures à crampons et babouches – encore un cadeau El Khatib ! –, Galvan pique et repique à la veine expérimentale et burlesque qui est la sienne depuis plusieurs années. S'écraser un œuf sur la tête ne lui fait pas peur tant son art puise au plus profond, au plus tragique de son être. Alors qu'il se met autour du cou les dizaines de médailles en or récoltées dans les concours et festivals de danse, au risque de s'en étrangler, il souligne aussi combien ces prix n'ont pas compensé pour son père, gardien de l'orthodoxie flamenca, sa sidérante liberté.

Chez Mohamed El Khatib, l'adresse au géniteur est moins rageuse, tout en étant sans concession, au fil d'une longue (trop, peut-être) lettre au père inspirée de celle, célèbre, de Kafka. Le filtre de la distance et de l'humour n'entrave pas l'analyse au rasoir d'une vision patriarcale du monde : « *Avec tes amis, tu disais : "Les enfants, il faut les dresser"* », constate, désolé, le fils. Ce qui n'empêche pas une certaine tendresse d'affleurer dans ce duo « sol y sombra », où la lumière et l'ombre se distribuent de l'un à l'autre des protagonistes en permanence. Avec l'humour en trait d'union, cet *Israel & Mohamed* s'offre une merveilleuse apparition, celle de la coupole d'une mosquée posée sur les pierres du cloître. Un pie de nez facétieux parmi d'autres à toutes les orthodoxies.

Israel & Mohamed, par Israel Galvan et Mohamed El Khatib. Cloître des Carmes, jusqu'au 23 juillet.

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques



© Christophe Raynaud de Lage

CRITIQUES, FESTIVAL D'AVIGNON

Israel & Mohamed : La fête des pères

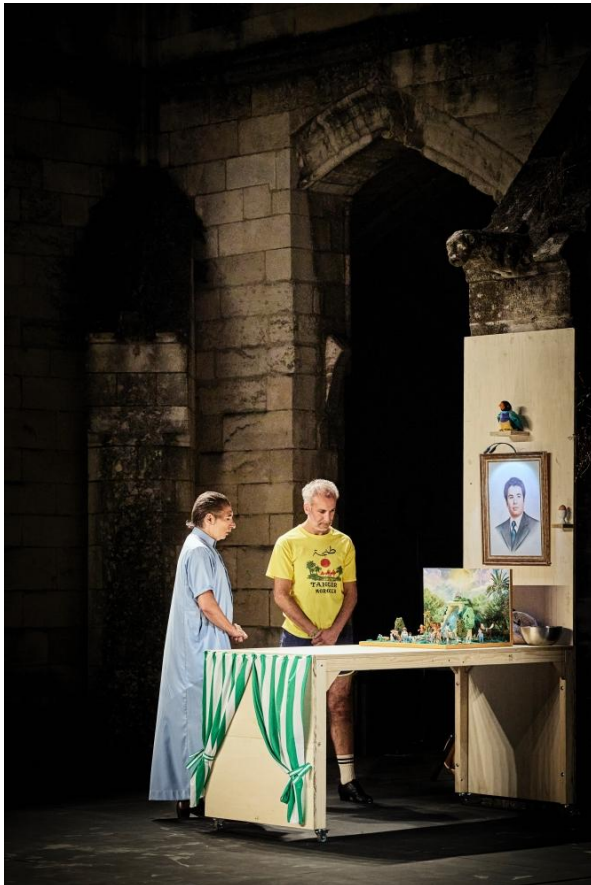
Mohamed El Khatib et Israel Galván entremêlent sur scène leurs histoires familiales, leurs blessures intimes, et mettent à nu leur rapport conflictuel avec la figure paternelle.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore 18 juillet 2025

Enfants, ils rêvaient de ballon rond. Tous deux auraient pu devenir footballeurs — l'un l'a été. Mais la vie en a décidé autrement. À force de ténacité, ils ont tracé leur propre chemin – l'un par les mots, l'autre par le

corps – à contre-courant des attentes paternelles. C'est de cette confrontation père-fils qu'il est question ici, à travers un dialogue à la fois direct et délicat. Sous les rires, dans les silences, affleure une tentative de réconcilier l'intime et le collectif, l'amour filial et l'esprit de résistance.

Un autel pour dire ce qui ne se dit pas



© Christophe Raynaud de Lage

Les spectateurs ne sont pas encore installés qu'à cour, **Mohamed El Khatib** entre en scène, vêtu d'une tenue de foot aux couleurs du Maroc. Il s'échauffe, comme pour préparer son corps et son souffle au marathon verbal qui l'attend. L'exercice exige de l'énergie, de la verve et du muscle. À jardin, **Israel Galván** apparaît à son tour, drapé dans une djellaba bleu ciel de cérémonie, héritée du père de son complice de scène. Tous deux s'amusent, se challengent dans un pas de deux tonique.

Puis commence la ronde des souvenirs. Chacun dépose, sur un autel en bois, des objets personnels. Ce sont des symboles, des objets familiers, tous liés à leurs pères respectifs. Les gestes sont tantôt rageurs, tantôt tendres, comme autant d'offrandes silencieuses adressées à celui qu'on voudrait encore, peut-être, apaiser ou faire sourire. Dans leur simplicité même, ces gestes prennent la force d'un rituel. Ils expriment ce qui reste souvent tu.

Car ce duo, léger et grave à la fois, ausculte le rapport filial avec deux figures paternelles aussi écrasantes que bouleversantes. Présents en vidéo sur le plateau, les pères parlent sans détours, racontent les désaccords flagrants, les fiertés tues, les conflits jamais vraiment apaisés, les gestes maladroits de l'amour.

Deux frères d'âmes face aux figures paternelles

Ce qui rend ce face-à-face si touchant, si cocasse, c'est aussi la complicité évidente entre les deux artistes. On les sent connectés, accordés, comme deux frères d'âme. Ils partagent un humour tendre, une écoute profonde, un goût commun pour la dérobade et la vérité nue. Leur alliance est le socle du spectacle, son cœur battant.

Israel Galván était censé suivre la tradition. Il devait danser comme son père, reprendre le flambeau d'un flamenco rigoureux, codifié. Mais il a bifurqué. Il a gardé l'intensité, la précision, l'incandescence, mais a brisé les lignes. José Galván, figure autoritaire, regarde d'un œil inquiet ce fils qui s'éloigne. Il redoute le ridicule. Il craint l'humiliation. Pourtant, au fond de lui, il est tout de même fier des trophées, des tournées, de la renommée. Mais il ne le dira pas. Il ne sait pas comment.

L'adresse d'Israel à son père passe par le corps. Il frappe des pieds, claque des talons, dessine des gestes tranchants. Chaque mouvement est un dialogue muet, une réponse rythmique, tendue et vibrante.

D'un père à l'autre



© Christophe Raynaud de Lage

Mohamed El Khatib, lui, a grandi avec une autre forme d'exigence. Son père, immigré, voulait pour son fils une réussite éclatante. Le sérieux, les études, la stabilité. Il a tout fait, brillamment. Puis, il a quitté le cadre. Après avoir été footballeur professionnel, il a choisi la scène. Un espace trop instable, trop flou, trop libre. Le père s'en offusque. Ce n'est pas un métier, dit-il. Ce n'est pas ainsi qu'on assure l'avenir d'une famille. Mais derrière les reproches affleure une inquiétude. Celle d'un homme qui a porté trop longtemps la peur du déclassement.

Chez Mohamed, l'adresse passe par les mots. Une lettre jamais envoyée, jamais dite, mais adressée là, sur scène. Elle dit les silences, les babouches, les coups de ceinture, mais aussi l'enfance heureuse malgré tout. On rit, on est ému. Le souvenir cohabite avec la tendresse.

La filiation comme terrain de jeu et de vérité

Dans ce dialogue à deux voix, les gestes et les mots s'entrelacent. Chacun se livre, se raconte, avance à découvert. Ils dansent, racontent, évoquent des souvenirs, et regardent, par écrans interposés, leurs pères parler d'eux sans filtre, sans concession. Ce n'est plus seulement une histoire filiale. C'est un portrait sensible de ce que signifie être fils.

Les mots, les gestes, parfois ostensibles, vigoureux, sont pudiques et bouleversants. Rien n'est appuyé. Rien n'est démonstratif. On rit souvent. On est saisi, parfois, par une émotion plus souterraine. C'est une histoire à la fois singulière et universelle, portée par deux artistes en apesanteur, qui transforment leurs douleurs, leurs manques de considération paternelle en force vive. Ensemble, ils disent la complexité des liens, le besoin de reconnaissance, la difficulté d'aimer. Et, au fond, ce désir commun reste le même. Être enfin vus par les pères.

Israel & Mohamed de Mohamed El Khatib et Israel Galván

Cloître des Carmes – Festival d'Avignon

du 10 au 23 juillet 2025

durée 1h15 environ

Tournée

7 octobre 2025 au Festival Les rendez-vous de l'Histoire – Halle aux grains Scène nationale de Blois

11 et 12 novembre 2025 au Festival RomaEuropa (Rome, Italie)

26 au 30 novembre 2025 au Théâtre National Wallonie-

Bruxelles (Bruxelles, Belgique)

10 au 20 décembre 2025 au Théâtre de la Ville dans le cadre du Festival d'Automne à Paris (Paris)

8 et 9 janvier 2026 au Théâtre de l'Agora Scène nationale de l'Essonne

30 et 31 janvier 2026 au Volcan Scène nationale du Havre

3 et 4 février 2026 au TANDEM Scène nationale (Douai)

10 au 14 février 2026 au Théâtre National de Bretagne (Rennes)

25 au 28 février 2026 à la Comédie de Genève (Suisse)

23 et 24 mai 2026 au Mixt (Nantes)

Conception et jeu de Mohamed El Khatib et Israel Galván

Scénographie de Fred Hocké

Vidéo de Zacharie Dutertre & Emmanuel Manzano

Son de Pedro León

Costumes de Micol Notarianni

Direction technique – Fred Hocké & Pedro León

Construction – Pierre Paillès & Géraldine Bessac



Le Nouvel Obs

Culture • Théâtre

Festival d'Avignon : l'hommage aux pères d' « Israel & Mohamed »

Critique Le chorégraphe et le metteur en scène offrent un beau pas de deux, entre danse et théâtre, pour évoquer leurs pères taiseux. « Israel et Mohamed » mêle hommage et évocation de blessures enfouies, fragments intimes et images d'archives.

Par Nedjma Van Egmond

Publié le 11 juillet 2025 à 19h30



« Israel & Mohamed » de Mohamed El Khatib et Israel Galvan. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

L'un arbore un tee-shirt « Tanger Morocco » et un short de sport, l'autre une longue djellaba et des bottines de cuir. Sur la scène du Cloître des carmes, de part et d'autre, des autels dédiés à leurs figures paternelles respectives. A jardin, monsieur El Khatib, père du metteur en scène Mohamed El Khatib. Là, sous son portrait, de nombreux exemplaires du Coran (parmi les 300 que compte sa bibliothèque), un cadre avec la 62^e Sourate, une tête de cerf empaillée, un tapis de prières... A cour, monsieur Galván, père du danseur et chorégraphe Israel Galván, figure du flamenco contemporain. Sous son effigie, un œuf dans un coquetier, un perroquet en peluche, des ballons de foot crevés, une coupe et des médailles en pagaille. Au fil du spectacle, le voile sera levé sur chacun de ces objets, et les empreintes (souvent douloureuses) qu'ils ont laissées chez les deux créateurs.

Après avoir rendu un vibrant hommage à sa mère défunte dans « Finir en beauté », spectacle qui l'a fait connaître, c'est donc son père que Mohamed El Khatib a choisi d'évoquer. Après le besoin de consolation, celui de réparation. En parallèle, s'invite celui d'Israel Galván. Au gré d'un processus créatif aux allures de mise à nu, les deux amis - qui partagent, entre autres le goût du football - leur ont découvert tant de traits communs.

Derrière l'apparente bonhomie qu'ils dégagent - on les voit s'exprimer à de multiples reprises sur deux écrans géants -, les deux hommes s'avèrent âpres, parfois cassants ou violents. Peu amènes envers leur progéniture et le chemin artistique emprunté, ils leur reprochent leurs trahisons. Chez les Galván, avec un père danseur qui, le premier, a formé son fils, pas facile d'emprunter la voie d'un flamenco guère académique, et sans doute pas assez viril aux yeux du père. Constat amer : « *Mon fils a retourné sa veste.* » Côté El Khatib, le père évoque « *un gâchis* » : « *Ce n'est pas comme ça que j'ai éduqué mes enfants.* » Difficile pour lui de comprendre toutes ces longues années d'études, pour en arriver là, à jouer les saltimbanques en accolant son prénom à celui d'Israel, dont le simple mot rappelle pour lui un pays qui assassine les enfants de Gaza.

Les deux hommes sont surtout taiseux et El Khatib le confie dans une longue lettre ouverte à son père qui étreint le cœur et mouille les yeux. Là, il se souvient de ces babouches qui volent et remplacent les mots, des 2400 kilomètres parcourus en voiture entre France et Maroc, sans qu'un seul son sorte de la bouche du paternel, « *jouant au roi du silence et le seul à en connaître les règles* ».

Durant les premières minutes de « Israel et Mohamed » on voit les deux artistes parcourir la scène de part en part, entre petites foulées et étirements : ils s'échauffent, comme des sportifs se préparant à un match crucial. Dont l'adversaire ne serait présent que par l'image et la parole. On rit beaucoup, d'un rire grinçant, on s'émeut aussi. Si la pièce, qui se déploie, ici sur les notes de la chanteuse marocaine Najat Aâtabou, là sur celles d'Oum Kalthoum, s'avère sans concessions, elle évite l'écueil du règlement de comptes et n'est ni plus ni moins qu'une déclaration d'amour en creux, et la quête d'une reconnaissance qui n'arrivera sans doute jamais.

► **Israel & Mohamed**, conception Mohamed El Khatib et Israel Galvan, Cloître des Carmes jusqu'au 23 juillet, puis en tournée et, du 10 au 20 décembre au Festival d'Automne, Théâtre de la Ville, Paris.

Par Nedjma Van Egmond

« Israel & Mohamed », surface de réparation filiale



Photo Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Entre pied de nez à la loi des pères et célébration de l'amitié, *Israel & Mohamed* est un pas de deux aussi complice qu'impertinent qui règle ses comptes avec l'enfance et l'éducation. Et réunit théâtre et danse grâce à deux personnalités scéniques puissantes, Mohamed El Khatib et Israel Galván. Foot et flamenco irriguent cette création très

attendue, qui a fait sa première au Festival d'Avignon, parmi les chauves-souris du Cloître des Carmes.

Ils ne sont pas frères, mais ils viennent nous parler de leurs pères. **Le projet pourrait sembler anecdotique et anodin, si ce n'est le contexte dans lequel il s'est fomenté.**

Homme de théâtre, Mohamed El Khatib a consacré une grande part de son œuvre à sa mère. Ou plutôt, sa mère y tient une place de choix en ce qu'elle est le sujet de *Finir en beauté*, spectacle qui aborde son décès et qui a propulsé l'artiste dans les radars de la scène française. Depuis, et récemment, le metteur en scène, qui imagine également des films documentaires et des installations contemporaines, lui a dédié un *Grand Palais* au pied de la lettre, puisque c'est au sein même du monument national parisien que s'est tenue la rétrospective qui lui rend hommage et retrace un pan du parcours artistique et des obsessions du fils.

Or, contrairement à *Finir en beauté*, mais dans la lignée d'autres spectacles, comme *Boule à neige* ou *Conversation avec Alain Cavalier*, et comme son titre l'indique, Mohamed El Khatib n'est pas seul dans *Israel & Mohamed*. Au plateau, ils sont deux, et c'est avec une bête de scène qu'il la partage, un danseur de flamenco hors norme : Israel Galván. L'un danse, l'autre parle, mais le motif qui les réunit est commun : leurs pères, figures du patriarcat autoritaire et imposant, d'une autre époque et d'une autre culture, contre lesquelles les deux artistes se sont construits. **Pas d'hommage béat ici, on s'en doutait, mais plutôt un spectacle qui règle ses comptes avec l'éducation, l'enfance, la loi des pères, les racines, la religion et le silence.** Et l'on imagine aisément la malice des deux complices dans le choix de réunir leurs deux prénoms évocateurs et connotés pour en faire un titre aussi simple qu'oxymorique.

Cette malice irrigue un spectacle cousu d'une amitié palpable, qui laisse la place à chacun d'exister dans ce qu'il sait faire de mieux. L'adresse directe au public pour Mohamed El Khatib et sa capacité à raconter les petits riens révélateurs, les anecdotes qui disent beaucoup, et l'audace de son rapport à l'intime, le témoignage public comme geste politique. S'ajoute à la sincérité de sa plume, un humour toujours vert, prêt à dégainer dès que l'émotion pointe, comme pour mieux mettre à distance la confiance. En face, Israel Galván, présence physique démente, danse. En babouches ou crampons, bottines à talons, son flamenco est comme toujours une déflagration. Corps parcouru de soubresauts, jeu de jambes hallucinant, mouvements de torsion du torse, bras tenus et visage réceptacle d'une énergie démentielle, le danseur fait de la scène une percussion géante. Sous ses pieds tremble le sol autant que la tradition. Car là est le nœud. Israel et Mohamed ont en commun l'insoumission autant que la transgression. Ils ont fait fi des projections de leurs pères respectifs, ils ont balayé d'un coup de pied bien senti leurs attentes pour suivre leur voie propre. Libres, parce que rebelles.

Sur scène, de part et d'autre de deux écrans carrés, deux tables-autels avec photo-portrait du paternel et trophée triomphant au-dessus. Petit à petit, au fur et à mesure des souvenirs et des legs exposés, elles se remplissent pour construire un paysage miniature, celui de ce qui se transmet dans les faits et de ce qui se transmet malgré soi. L'héritage conscient et inconscient. **Les anecdotes liées aux objets apportés sont aussi croustillantes qu'émouvantes, car elles touchent souvent à la violence.** Maria Montessori n'est pas arrivée jusqu'au bled ni en Andalousie. Et lorsque les pères s'expriment par le biais d'entretiens filmés, leurs prises de parole confirment les aveux des fils. Et si leurs prénoms renvoient à un conflit déchirant le Moyen-Orient, si leurs espaces sont clairement séparés, à l'image de ces deux chaises, portant chacune le prénom de l'un et de l'autre, comme pour être sûr de ne pas les confondre, ce qui

saute aux yeux, c'est leur gémellité. Oranges, prénoms tracés au scotch jaune, tournées dos au public et face aux pères virtuels, elles seront déplacées au gré de la représentation. La ligne centrale franchie, les deux espaces deviennent poreux. Mohamed traduira Israël, parlera pour lui qui est bègue ; Israël dansera dans la djellaba de Mohamed ou les pieds dans les babouches de son père ; et les deux regarderont droit dans les yeux le public pour exprimer ce qu'ils n'ont jamais dit à leurs paternels. Ce qui se tisse alors, c'est la ressemblance qui les unit, le rejet des pères insatisfaits de leurs choix de vie, la place de la religion et de la tradition, et leur chemin de transgression indispensable à leur émancipation.

Le foot s'invite dans la partie, il ouvre le bal et revient en pointillés tout du long, aussi fédérateur qu'objet de dissension. **L'ensemble est drôle et piquant, provocateur et irrévérencieux. Les deux font la paire et le pari de dire vrai.** Comme Kafka l'a fait avant lui, Mohamed El Khatib nous partage sa lettre au père dans un temps suspendu d'une intensité émotionnelle aussi retenue qu'elle affleure. Car le spectacle n'omet pas la douleur, il s'en accommode et s'en amuse. On passe du rire aux larmes en une punchline ou un claquement de talon. Et lorsqu'Israël Galván danse face au regard de son père, c'est comme un monologue qui passe par le corps et l'expressivité de sa danse, une affirmation de soi qui se passe de mots et de justification. Quant au final, hors de question de le dévoiler, mais il mélange burlesque et panache avec une insolence joueuse, et clôt ce pas de deux scénique en beauté. Et l'on se dit que l'on a beau grandir et mûrir et vieillir, s'arracher aux racines et s'extraire de nos héritages, quelque chose de l'enfance indélébile perdure et s'accroche. Il n'y a qu'à voir ces deux sales gosses magnifiques pour ne pas en douter.

Marie Plantin – www.sceneweb.fr

Israël et Mohamed

Conception Mohamed El Khatib, Israël Galván

Avec Mohamed El Khatib, Israël Galván

Scénographie Fred Hocké

Vidéo Zacharie Dutertre, Emmanuel Manzano

Son Pedro León

Costumes Micol Notarianni

Direction technique Fred Hocké, Pedro León

Construction Pierre Paillès, Géraldine Bessac

Production IGalván Company, Zirlib

Coproduction Festival d'Avignon, Festival d'Automne à Paris, RomaEuropa Festival,

Théâtre National Wallonie-Bruxelles, Théâtre de la Ville de Paris, Mixt Terrain d'arts en Loire-Atlantique (Nantes), TNB Théâtre national de Bretagne (Rennes), TnBA

Théâtre national Bordeaux Aquitaine, Le Volcan Scène nationale du Havre, Tandem

Scène nationale Arras-Douai, Théâtre Garonne (Toulouse), MC2 Maison de la culture

de Grenoble Scène nationale, Scène nationale de l'Essonne (Evry), Teatro della Pergola (Florence), La Halle aux Grains Scène nationale de Blois

Avec le soutien du Ministère de la Culture Drac Centre-Val de Loire, Région Centre-Val

de Loire, INAEM – Ministerio de Cultura (Madrid), et pour la 79e édition : Ambassade d'Espagne en France

Avec l'aide de l'Usine, Centre national des arts de la rue et de l'espace public (Tournefeuille / Toulouse Métropole).

Durée : 1h25

Festival d'Avignon, Cloître des Carmes

du 10 au 23 juillet 2025, à 22h

La Halle aux Grains, Scène nationale de Blois, dans le cadre du festival Les Rendez-vous de l'histoire

le 7 octobre

Festival RomaEuropa (Italie)

les 11 et 12 novembre

Théâtre National Wallonie-Bruxelles (Belgique)

du 26 au 30 novembre

Théâtre de la Ville, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

du 10 au 20 décembre

Scène nationale de l'Essonne, Évry-Courcouronnes

les 8 et 9 janvier 2026

Le Volcan, Scène nationale du Havre

les 30 et 31 janvier

TANDEM, Scène nationale Arras-Douai

les 3 et 4 février

Théâtre National de Bretagne, Rennes

du 10 au 14 février

Comédie de Genève (Suisse)

du 25 au 28 février

Mixt, Nantes

les 23 et 24 mai

Au Festival d'Avignon, Israël & Mohamed nous embarquent dans leurs histoires

Le danseur sévillan Israël Galvan et l'artiste d'origine marocaine Mohamed El Khatib offrent un spectacle croisant leurs histoires avec humour et poésie, hanté par leurs figures paternelles



[Israël & Mohamed, un spectacle plein d'humour, de surprise et d'hommages, à Avignon jusqu'au 23 juillet 2025 Photo Christophe Raynaud de Lage](#)

Par [Emmanuelle Bouchez](#)

Le Festival d'Avignon leur a offert le Cloître des Carmes, l'une des plus belles scènes de sa collection, et ils en font un terrain de jeux à leur folle mesure. [Israël \(Galvan\)](#) et [Mohamed \(El Khatib\)](#) s'y retrouvent pour une aventure qui se construit instant après instant sous nos yeux — et cette part de risque et d'impromptu fait aussi partie du charme. Le premier, rejeton sévillan d'une grande lignée du flamenco, est cet artiste génial adulé par les amateurs de danse contemporaine mais pourtant dénigré par les incondtionnels du « flamenco puro ». Le second est né dans le Loiret, de parents venus du Maroc, et développe depuis une quinzaine d'années une passionnante recherche tenant autant du journal intime que du théâtre documentaire. Tous deux ont en commun une sacrée dose d'humour. Et la passion du foot. Mohamed, en short de sportif, chausse devant nous les chaussures à talons d'Israël. Il commence sur la scène son entraînement à petites foulées. Bientôt rejoint par Israël, en gandoura bleu-gris. Ils ont échangé leurs attributs symboliques ! Et tout le spectacle s'articule sur le partage de leurs expériences. Avec, au centre, un point névralgique : la figure paternelle. Dont l'éducation, menée à la dure, avec une grande part de violence et d'intransigeance a marqué les deux hommes à jamais.

Les pères hantent le spectacle comme des fantômes à qui l'on a construit de petits autels respectifs de chaque côté de la scène. Leurs photos y sont encadrées. Elles y seront rejointes par toutes sortes d'offrandes. Le tableau d'une sourate du Coran dont Mohamed a appris les versets à coups de règle. L'œuf, que l'on cassait régulièrement sur le crâne du jeune Israël, parce qu'un jeune prodige du flamenco ne pouvait guère afficher une tignasse peu fournie, donc pas conforme à la virilité exigée dans les *tablaos* (cabarets) de flamenco !

Lors de courts entretiens vidéo, chacun a interviewé le père de l'autre et cette co-existence, par image interposée, est saisissante. Déception de M. El Khatib qui ne comprend pas pourquoi, après des études brillantes, son fils se consacre au théâtre — « *un gâchis !* ». Quand à M. Galvan, sa déception est presque pire : il est prêt à payer Israël pour que celui-ci retrouve le « vrai » sens du flamenco. Malgré le silence et l'incompréhension qui perdure entre eux, chacun fera son « cadeau » filial. Mohamed, debout, adresse « une lettre au père », digne de celle de Kafka. Radicale et pourtant aimante. Le soir de la première, il en tremblait. Israël, lui, offre cette *farruca* — danse très technique — qui avait fait la gloire de son enfance de jeune prodige. Il l'accomplit souverainement, mais à distance quand même : fredonnant le rythme lui-même, il la désarticule.

Ainsi va ce spectacle, dont la fragilité même est aussi la beauté. Où tout peut advenir. Des décors surprise, des numéros un peu foutraques, des hommages à l'art (clin d'œil au grand Mario Maya, l'ancien prof d'Israël, ou à la diva Oum Kalthoum avec son envoûtante chanson des *Mille et une Nuits*). Leurs univers, sur les vestiges du monde arabo-andalou, se fondent si bien... À la fin, on en aura une preuve éclatante et drôlissime.

r Jusqu'au 23 juillet, Festival d'Avignon, festival-avignon.com ; et aussi : le 7 octobre, Halle aux grains, Blois ; 11 et 12 novembre, Festival RomaEuropa, Rome (Italie) ; 26 au 30 novembre, Théâtre National Wallonie-Bruxelles (Belgique) ; 10 au 20 décembre, Théâtre de la Ville, Paris (Festival d'Automne) ; 8 et 9 janvier 2026, Théâtre de l'Agora, Evry ; 30 et 31 janvier, Le Volcan, Le Havre ; 3 et 4 février, Tandem, Douai ; 10 au 14 février, TNB, Rennes ; 25 au 28 février, Comédie de Genève, Suisse ; 23 et 24 mai, Mixt, Nantes.